

CHAPITRE I

Pourquoi je retiens mieux une légende qu'une explication

Il y avait un miroir au bout du troisième étage.

Pas un miroir ancien, pas un truc magnifique avec un cadre sculpté, pas l'objet parfait pour une histoire de fantôme. Non. Juste un miroir long, fixé au mur près des toilettes, avec des traces de doigts sur les bords et une lumière trop blanche au-dessus.

Un miroir d'école.

Donc déjà, pas exactement un objet qui donne confiance en l'humanité.

Je passais devant tous les jours sans y penser. Le matin, il servait à vérifier vite fait une mèche, un col d'uniforme, une mine pas trop catastrophique avant d'entrer en classe. Le midi, il reflétait des filles qui riaient trop fort, des sacs posés au sol, des gestes rapides pour remettre du baume à lèvres. Après les clubs, il devenait autre chose.

La lumière du couloir changeait.

Ou peut-être que c'était moi.

En fin d'après-midi, quand les salles se vidaient et que les bruits descendaient vers la cour, le troisième étage avait une manière particulière de rester derrière. Les pas semblaient plus nets. Les portes fermées avaient l'air de cacher des respirations. Les fenêtres reflétaient le ciel gris, les néons, les casiers, parfois juste une silhouette qui passait trop vite.

Le miroir, lui, gardait tout.

C'est ce qu'une fille de ma classe a dit un jour.

Elle ne l'a pas dit comme une grande révélation. Elle était assise sur une table, son sac ouvert à côté d'elle, en train de manger un bonbon qu'elle n'avait pas le droit d'avoir en classe. Quelqu'un parlait d'une ancienne élève. Je ne sais plus comment la conversation a commencé. C'est souvent comme ça avec les histoires vraiment collantes : elles arrivent déjà ouvertes.

Elle a dit qu'il ne fallait pas regarder ce miroir trop longtemps après la fin des clubs.

Quelqu'un a demandé pourquoi.

Elle a haussé les épaules, mais elle souriait moins.

Elle a raconté qu'une élève, plusieurs années avant nous, avait vu dans le miroir une fille debout derrière elle. Uniforme sombre. Cheveux noirs. Tête légèrement penchée. Rien de spectaculaire. Pas de sang, pas de visage détruit, pas de grande scène. Juste une fille qui n'aurait pas dû être là.

L'élève se serait retournée.

Personne.

Elle aurait regardé à nouveau le miroir.

La fille était plus près.

Je me souviens que tout le monde a réagi en même temps. Pas un cri. Plutôt ce bruit bizarre que fait un groupe quand il veut rire mais qu'il sent que le rire sort trop vite. Une sorte de mélange entre « n'importe quoi » et « continue quand même ».

Moi aussi, j'ai ri.

Évidemment.

On rit pour montrer qu'on n'est pas naïf. Qu'on sait très bien que c'est sûrement faux. Qu'on ne fait pas partie des gens qui avalent tout ce qu'on leur sert. Très mature. Très digne. Très « je vais quand même éviter ce miroir pendant trois semaines ».

La fille a ajouté que si on voyait quelqu'un derrière soi dans le miroir, il ne fallait surtout pas regarder une deuxième fois.

Personne n'a demandé pourquoi.

Ou plutôt, personne n'a osé.

C'est toujours étrange, ce moment où une histoire devient assez forte pour que les questions s'arrêtent. Avant, tout le monde commente, se moque, coupe la parole. Puis quelque chose descend

dans la pièce. La blague ralentit. Les visages changent un peu. On continue de faire semblant, mais le corps écoute.

Mon corps a écouté.

Ma tête, elle, avait déjà classé l'affaire.

C'était une rumeur d'école. Il y en a partout. Chaque établissement semble avoir son miroir, son escalier, sa salle fermée, sa fille morte, son prof bizarre, son étage à éviter, ses toilettes où il ne faut pas entrer seul. Si les écoles étaient vraiment aussi hantées que les élèves le racontent, les fantômes auraient un meilleur taux de présence que certains profs remplaçants.

Je savais tout ça.

Je savais que cette histoire avait sûrement été inventée, modifiée, répétée, décorée, recyclée. Peut-être qu'elle venait d'un manga, d'une vidéo, d'une autre école, d'une cousine de quelqu'un qui connaissait quelqu'un, cette grande famille mondiale des sources douteuses.

Mais le soir même, après mon club, je suis passée devant le miroir.

Et j'ai ralenti.

Pas beaucoup.

Juste assez pour que ce soit ridicule si quelqu'un m'avait vue.

Le couloir était presque vide. Une porte claquait plus loin. Une voix de professeur descendait d'un étage. Dehors, la lumière tombait vite. Les vitres donnaient sur un ciel sale, entre gris et violet, ce genre de couleur qui fait croire que la journée n'est pas finie mais que la nuit a déjà commencé à s'installer dans les coins.

Je tenais mon sac contre mon épaule.

J'ai regardé le miroir.

Une seconde.

Pas plus.

Je me suis vue. Mon uniforme. Mes cheveux un peu défaits. Mes yeux fatigués. Derrière moi, le couloir blanc, les portes, le sol brillant, les casiers plus loin.

Rien.

Bien sûr.

Rien du tout.

J'ai continué à marcher.

Et pourtant, entre le miroir et l'escalier, j'ai senti une pression entre mes omoplates. Cette sensation très précise d'être regardée par un endroit, pas par une personne. Comme si le couloir avait gardé l'histoire et me la rendait au passage.

Je me suis forcée à ne pas me retourner.

Là aussi, c'était idiot.

Mais il y a des moments où l'intelligence ne sert presque plus. Elle reste quelque part derrière, avec ses petites fiches bien rangées, pendant que le corps prend les commandes comme un conducteur de bus énervé.

Ma tête disait: « C'est faux. »

Mon corps disait: « Marche. »

J'ai marché.

Plus vite que nécessaire.

En bas, près des casiers, j'ai retrouvé deux filles de ma classe. Elles parlaient d'un devoir, d'un prof, d'un groupe de messages où quelqu'un avait encore envoyé trop de stickers. La vie normale était là. Elle sentait la poussière d'école, le plastique des sacs, les chaussures mouillées et les boissons sucrées achetées au distributeur.

J'ai failli leur dire que j'avais pensé à l'histoire du miroir.

Je ne l'ai pas fait.

Parce que je savais déjà ce qu'elles auraient répondu.

« Mais t'y crois ? »

C'est une question piège.

Si tu dis oui, tu passes pour quelqu'un qui croit trop vite. Si tu dis non, on te demande pourquoi tu as eu peur. Comme si la peur respectait les débats internes. Comme si elle attendait qu'on remplisse un formulaire avec pièces justificatives avant de monter dans la gorge.

Je n'y croyais pas vraiment.

Mais je l'avais retenue.

Et ça, c'est plus gênant.

Parce qu'une explication, je l'oublie vite.

On peut m'expliquer que le miroir reflète mal quand la lumière change. Que le cerveau complète les formes. Que la fatigue peut créer des impressions. Que les couloirs vides amplifient les bruits. Que les histoires d'école circulent parce que les adolescents aiment tester leurs limites, jouer avec la peur, transformer des lieux ordinaires en territoires secrets.

Tout ça est probablement vrai.

Même sûrement vrai.

Mais quand je repasse devant ce miroir après les clubs, ce n'est pas cette explication qui arrive en premier.

C'est l'image.

Une fille derrière moi.

Uniforme sombre.

Cheveux noirs.

Tête penchée.

Elle n'a peut-être jamais existé. Elle a peut-être été inventée par une élève qui s'ennuyait, par quelqu'un qui voulait impressionner les autres, par une rumeur importée d'une autre école. Mais mon corps, lui, ne demande pas un certificat d'authenticité à une image avant de réagir.

Il la garde.

C'est peut-être pour ça que les légendes survivent mieux que les explications.

Une explication parle à la tête. Elle met de l'ordre. Elle rassure, parfois. Elle découpe les choses en causes et en effets. Elle dit : « Voilà pourquoi tu as cru voir quelque chose. » « Voilà comment le bruit s'est produit. » « Voilà pourquoi cette rumeur est impossible. » Elle a souvent raison.

Mais une légende donne une forme.

Et une forme, ça reste.

On ne retient pas « phénomène de perception causé par la fatigue, la lumière faible et l'attente anxieuse ».

On retient : ne regarde pas deux fois dans le miroir.

C'est injuste pour les explications, je sais.

Elles travaillent dur. Elles font des efforts. Elles arrivent avec des preuves, des mots sérieux, une petite lampe de bureau et l'espoir naïf de remettre le monde à plat.

Les légendes, elles, arrivent avec une image.

Et elles gagnent souvent.

Pas parce qu'elles sont plus vraies.

Parce qu'elles entrent plus vite.

Elles ne demandent pas d'être comprises tout de suite. Elles n'attendent pas qu'on soit d'accord. Elles se posent dans un geste, dans un détour, dans une seconde d'hésitation. Elles deviennent une petite règle qu'on suit sans l'avouer.

Ne regarde pas ce miroir.

Ne passe pas par ce couloir.

Ne réponds pas à ce message.

Ne dis pas ce nom à voix haute.

Ne te retourne pas.

Ce sont des phrases simples. Trop simples. C'est pour ça qu'elles fonctionnent.

Je me demande parfois combien de nos gestes viennent de choses auxquelles on dit ne pas croire.

Combien de trajets sont modifiés par une histoire entendue une fois. Combien de lumières restent allumées à cause d'un souvenir. Combien de portes sont fermées un peu plus vite parce qu'une image s'est installée quelque part dans la peau.

Le miroir du troisième étage est toujours là.

Il ne fait rien.

C'est même son talent principal.

Il reflète les élèves, les sacs, les néons, les fins de journée, les visages fatigués, les uniformes froissés, les gens qui prétendent ne pas penser à lui. Il ne bouge pas. Il ne parle pas. Il n'a probablement jamais montré autre chose que ce qui se trouvait déjà devant lui.

Mais je ne le regarde jamais trop longtemps après les clubs.

Pas parce que j'y crois.

Pas exactement.

Plutôt parce qu'une partie de moi a compris que certaines histoires n'ont pas besoin d'être vraies pour savoir où nous toucher.

Une explication calme la tête.

Une légende, elle, sait très bien où se poser dans le corps.